

cule clair du jour méridional se teintait doucement d'or pâle à travers le porche ouvert et les hautes fenêtres de l'église. Il se dirigeait vers l'abbé Gardane qui fit lui-même quelques pas au-devant de lui, et entraînant le prêtre dans un coin plus désert :

— « Monsieur le curé, » lui dit-il, « c'est vous qui aviez raison. Oui, la vie passe et il faut qu'elle passe en faisant le bien. Vous allez écrire à ma belle-fille qu'elle m'envoie l'enfant et que je m'en charge... Oui, » répéta-t-il « qu'elle me l'amène... et vous ajouterez qu'elle pourra venir le voir... »

Février 1909.

## II

### L'ACCIDENT

---

#### I

La platitude et l'insignifiance de la vie mondaine d'aujourd'hui fournissent un thème courant de déclamation à beaucoup d'artistes littéraires. Ils se trompent, par un snobisme à rebours aussi peu intelligent que l'autre. Le tragique se rencontre à chaque pas dans le monde, à chaque heure, et aussi intense qu'aux époques plus pittoresques, où l'énergie des passions s'étalait en pleine liberté : le moyen âge italien, par exemple, et la Renaissance française. Seulement, c'est un tragique en dedans, un tragique rentré, si l'on peut dire. Le plus souvent, il réside dans des silences. Soyez-en la dupe et la haute vie ne vous représente plus qu'une gesticulation convenue dans un décor impersonnel. Pénétrez-les, ces silences, et des drames secrets vous apparaissent, d'autant plus violents

qu'ils sont plus muets. Vous croyiez n'avoir devant vous qu'un coin de salon, une loge d'Opéra, le *hall* d'un *Palace Hotel*? Vous constatez, dans ce cadre si vulgaire, le déchaînement soudain des énergies les plus passionnées de l'âme humaine. Je n'ai jamais mieux senti la poésie singulière de ces contrastes entre la réalité des apparences et la frénésie cachée des émotions, qu'au cours d'une aventure où le hasard me fit jouer un rôle très involontaire. Je voudrais la raconter telle quelle et sans y ajouter d'autres commentaires que ces quelques réflexions. Elles ne sont pas non plus bien originales. Elles ont pour elles d'être vraies, et elles risquent de n'être pas inutiles, dans un temps où la littérature semble vouloir se démocratiser, autant dire s'abaisser, en s'appliquant, par une convention retournée, à peindre des milieux de plus en plus dégradés, comme si brutalité et vitalité étaient deux mots synonymes.

Cette histoire remonte à quelques années. J'étais venu à Venise chercher des documents pour un travail que je ne terminerai sans doute jamais. Le titre seul démontrera combien j'étais éloigné de toute imagination romanesque : *L'Empire anglais et l'Empire vénitien, un essai sur le Patriciat*. J'avais pris la fièvre à errer trop tard sur la lagune après de longues journées de travail passées aux Archives. Un changement d'air me fut ordonné, et je me décidai à gagner les montagnes du Tyrol. Sur la recommandation du médecin, je choisis Toblach comme lieu de séjour. En étudiant la

carte, la route par chemin de fer me parut longue. Il fallait faire un coude par Vérone, Trente, Botzen et Franzensfeste. En voiture, et par Vittorio, Longarone, Pieve, Cortina d'Ampezzo, j'arrivais tout droit à Toblach, et je traversais ces Alpes de Cadore que je désirais connaître depuis si longtemps. C'est la patrie du Titien. Ce sont aussi les paysages qu'il a toujours peints, et Giorgione comme lui. Le mauvais landau pris à Trévis n'eut pas plus tôt commencé de gravir les pentes des premières vallées que je me félicitai d'avoir choisi cet antique moyen de locomotion, de préférence à l'automobile offerte par le loueur. Qu'aurais-je fait des 24-chevaux dont il m'avait vanté la vitesse? J'aurais brûlé la route au lieu de m'enchanter aux moindres détails de cette montée, à l'eau couleur d'yeux pers que la Piave tord au fond des ravines, à la forte verdure des châtaigneraies qui s'étagent de terrasse en terrasse, aux lointains bleuâtres des montagnes, à la luxuriance de la plaine, quand je me retournais du côté de l'Italie. Voici les beaux arbres épais, voici les pentes gazonnées, la nature mi-alpestre, mi-méridionale que les maîtres de Venise choisissent comme décor, autour des jeunes seigneurs et des jeunes femmes de leurs fêtes champêtres. Celui-ci touche du luth, celui-là rêve, tandis que leurs compagnes, assises dans l'ombre tiède, dressent leurs belles têtes coiffées de cheveux roux sur de fortes nuques qui révèlent un animalisme robuste et placide, en complète harmonie avec cette

végétation puissante, ces horizons heureux et graves, ces retraites chaudes et fraîches à la fois. Je ne rends jamais visite au *Concert* du salon Carré sans que ce début de voyage ne se fasse présent pour mon souvenir jusqu'à l'hallucination. Je me revois, descendant de voiture quand la route ne permettait plus aux chevaux qu'une très lente allure, et ma marche allègre dans cet air léger. Je revois la nuance rouge des dolomites soudain apparues sur l'azur brûlant de ce ciel. J'entends les grondements des torrents dans les gorges froides. J'étais bien loin d'imaginer qu'à ces impressions de poésie, simples et joyeuses, d'autres allaient succéder, si âcres qu'au moment de les rapporter mon cœur se serre.

Ma première étape était précisément la patrie du Titien, cette délicieuse Pieve di Cadore, blanche parmi ses vertes prairies. J'avais pu constater, le long de la route, que mon goût de voyager en landau était vraiment, en cet an de grâce 19\*\*, une excentricité. Je n'avais rencontré personne dans cet équipage, et j'avais, au contraire, croisé une dizaine d'automobiles. Ma voiture avait même failli, un quart d'heure avant Pieve, être prise en écharpe, à un détour de chemin, par une d'elles qui allait à une vitesse vertigineuse. Je la reconnus devant la porte du petit hôtel où je m'arrêtais, à son capot qui dénonçait une célèbre marque française. Son propriétaire, debout auprès d'elle, donnait des instructions à son chauffeur. Je le reconnus tout de suite, lui aussi, malgré les énormes

lunettes noires qui lui prenaient les yeux, et la casquette rabattue qui lui couvrait le front, les oreilles, les joues, et il me reconnut de son côté.

— « Vous, Prosper Delorme!... » m'écriai-je assez sottement, « quel hasard ? »

— « Oui, c'est moi, » répondit-il. « Comme on a raison de dire que le monde est petit ! Vous savez : je vous fais toutes mes excuses. Mon chauffeur a rasé votre landau de très près... Il mène bien. Mais c'est mon ancien cocher, et ces gailards-là ont tous la manie d'aller trop vite. »

— « C'est mon homme qui ne tenait pas sa droite, » répondis-je. Puis, tout naturellement : « Où allez-vous ? » et, sans attendre sa réponse : « Moi, je vais à Toblach passer quelques semaines. »

Ma question n'était pas très discrète. Mes rapports avec mon compatriote l'autorisaient. Depuis plus de dix ans, Prosper Delorme et moi nous nous rencontrions sans cesse : — au théâtre, il était un habitué de toutes les répétitions générales ; — dans deux ou trois salons, nous avions plusieurs amis communs ; — au cercle, nous faisons partie du même *club*. Delorme était un de ces Parisiens riches qui mènent entre le monde et le demi-monde cette existence élégante et oisive, objet du mépris des moralistes auxquels je faisais allusion tout à l'heure. Il appartenait, de par sa naissance, à la bourgeoisie commerçante. Son père avait fait une très grosse fortune dans une maison de blanc, aujourd'hui vendue et gérée sous un autre nom. Il avait laissé à son fils unique cent cinquante mille

francs de rente. Celui-ci, après un vague essai de carrière diplomatique, résolvait son existence par la frivolité. Très joli homme, très lancé dans le monde des sports, — une des savonnettes à vilains de notre société, — ses trente ans semblaient n'avoir d'autre but que le plaisir. Il n'était pas marié. Je n'avais jamais entendu les propos de nos communs amis accoler son nom à celui d'aucune femme connue, et que m'importait de savoir quoi que ce fût sur sa vie sentimentale? Je la supposais, d'instinct, conforme au type général de sa classe et de ses mœurs. Je me rends bien compte à distance qu'il y avait dans cette physiologie une concentration singulière, une ardeur contenue au fond de ces yeux bleus, de la discrétion passionnée dans le pli de la bouche, l'usure de l'idée fixe dans les joues déjà un peu creusées. Il a fallu l'événement pour que ces observations prissent leur sens. Sur le pas de cette porte d'hôtel, ce grand garçon, en tenue d'automobiliste, n'avait certes rien d'un héros de roman. Quand je prononçai le nom de Toblach, une ombre passa sur son visage. De cela encore je me rends compte maintenant. Sur la minute même, je ne remarquai rien, sinon, et je trouvai la chose trop naturelle, qu'il ne m'offrit ni de m'emmener avec lui, dans sa voiture, ni de prendre notre dîner ensemble. Après un tout petit temps, il me répondit :

— « Il est probable que je m'arrêterai aussi à Toblach. » Et, après un autre petit temps : « A quel hôtel descendez-vous, là-bas? »

Je lui nommai la maison qui n'avait été recommandée. Il ne fit aucune observation, et, s'excusant de me quitter, il alla parler à son chauffeur. Je les vis qui regardaient une carte routière tour à tour et le ciel, où des nuages amoncelés annonçaient un de ces orages rapides comme il en fait dans les Alpes. Puis, soulevant le capot de la machine, ils se penchèrent sur les organes pour en vérifier le bon état. J'abandonnai Delorme à ses occupations professionnelles. Les fervents de cent à l'heure, comme lui, deviennent de véritables ouvriers de leur outil de vitesse. Je l'avais presque oublié, quand il entra dans la salle à manger où je commençais de dîner. Il s'assit à la table où son couvert était préparé et s'adressant au maître d'hôtel :

— « Vite, mon dîner, n'est-ce pas? Et que l'on serve mon chauffeur vite, très vite. » Puis, se tournant vers moi : « J'ai décidé de repartir dès ce soir. J'ai encore deux heures de jour. Je serai à Toblach avant la nuit... »

Il me regardait en prononçant ces mots trop naturels encore, comme s'il eût craint qu'ils ne provoquassent chez moi un étonnement et une curiosité. Je comprends aujourd'hui qu'il me précédait avec l'idée d'empêcher que les personnes qu'il rejoignait dans ce coin perdu d'Autriche ne s'y rencontraient en même temps que moi. Sur place, je supposai simplement qu'il se souciait peu de passer une soirée en ma compagnie. J'en ris un instant tout seul, quand il m'eut dit adieu. « On est toujours le fâcheux de quelqu'un, » songeai-je, et

je me rappelai la spirituelle boutade de ce diplomate grec qui avait beaucoup connu un célèbre auteur dramatique à Paris. L'auteur dramatique vient à Athènes. Il y passe quinze jours. Le diplomate ne lui donne pas signe de vie. Le matin du départ, et comme l'autre était parmi ses malles dans le *hall* de l'hôtel, il se présente, et, afin d'expliquer sa discrétion :

— « J'ai bien pensé, » lui dit-il, « que vous n'étiez pas venu à Athènes pour me voir. »

## II

Comme je l'avais prévu, l'orage éclata environ un quart d'heure après que j'eus entendu le puissant moteur de l'automobile ronfler sous la fenêtre du restaurant où j'achevais de dîner. Eclairs, tonnerre, pluie en cataracte, ce fut aussi terrible que court. Je m'attendais sans cesse à voir Prosper Delorme rentrer dans la chambre, ruisselant d'eau. Il ne reparut pas. J'en conclus, ou qu'il s'était abrité dans quelque grange sur la route, ou qu'il avait laissé derrière lui la tempête. Ces ouragans de montagne se déchaînent dans des espaces si restreints. Puis cette espèce de trombe passa. La nuit était tout à fait venue. Le ciel rayonna d'étoiles, et, prévoyant pour le lendemain une chaude journée, je me mis au lit de bonne heure avec l'idée de

me réveiller et de partir de très bon matin. J'étais dans le premier et profond sommeil qui suit les longues heures de plein air, quand plusieurs coups hâtivement frappés à la porte me réveillèrent. A ma question : « Qu'y a-t-il ? » jetée avec mauvaise humeur, et suivie d'un : « Laissez-moi donc dormir », non moins mécontent, une voix fiévreuse répondit, celle du propriétaire de l'hôtel, qui me dit en italien :

— « *Scusi, signore. E successa un'orribile disgrazia. Questo signore francese, l'amico suo, chi parlava con lei, sta sera... (1)* »

— « Il a eu un accident d'automobile? Il est mort? » m'écriai-je, et j'ouvris la porte à l'hôtelier qui continua, cette fois en français. Il se reprenait lui-même de son propre saisissement :

— « Non, monsieur, il n'est pas mort. Mais son automobile a fait panache à l'entrée de Cortina d'Ampezzo... Son chauffeur n'a rien. Lui il est affreusement blessé. Le médecin ne lui donne pas un jour à vivre... On a pu le transporter à l'hôtel, heureusement! Le chauffeur est là qui vous expliquera tout. M. Delorme l'a envoyé, pour vous demander de venir à Cortina tout de suite. »

— « Moi? » m'écriai-je. « Il veut me voir? »

— « Oui, monsieur, avant de mourir. Mais voici le chauffeur. »

Le malheureux homme, auteur involontaire du

(1) « Pardon, monsieur. Il est arrivé un horrible malheur. Ce monsieur français, votre ami, celui qui causait avec vous, ce soir... »

terrible accident, s'approchait le visage décomposé de remords et de terreur. Ebloui par les éclairs, aveuglé par la pluie, énérvé par l'effort d'un long trajet, il avait, au moment d'arriver au gîte, donné un coup de volant à faux. Avant qu'il n'eût même pu s'en rendre compte, son erreur de direction le projetait à dix mètres de sa voiture, tandis que celle-ci se retournait sur son maître. A peine démêlai-je le détail de ce sinistre épisode à travers son récit confus. Qu'importait d'ailleurs la cause de cet accident? Il s'était produit, voilà le fait. Prosper Delorme se mourait, et, de son lit d'agonie, il m'appelait. Il avait trouvé la force d'interroger le portier de l'hôtel d'Ampezzo. Il avait appris l'existence dans la ville d'une automobile en location. Il avait donné l'ordre qu'on la fît chauffer aussitôt et il m'avait envoyé chercher par son homme.

— « Venez, monsieur, » conclut celui-ci. « Demain vous ne le trouverez pas vivant. Si vous l'aviez entendu vous demander!... »

— « Eh bien, j'y vais, » répondis-je. Si réellement Delorme se sentait mourir, c'était tout simple qu'il désirât avoir auprès de lui un compatriote dont il fût sûr. Il pouvait avoir à donner quelques indications sur ses dernières volontés. Il pouvait éprouver la terreur d'une agonie solitaire, subie parmi des étrangers et des mercenaires. Son motif, quel qu'il fût, lui tenait singulièrement à cœur. Sans cela, m'aurait-il expédié ce messenger, avec lequel je partis, aussitôt habillé? J'avais laissé des ordres pour que mon landau me reprît à Cortina

dans la matinée. Le jour se levait quand je descendis de l'auto à la porte de l'hôtel où j'étais attendu si impatiemment, si étrangement aussi. Tout le long de cette route fatale, que mon infortuné compatriote suivait quelques heures auparavant avec tant d'allégresse, sans savoir qu'il courait à son destin, je m'étais répété : « Que va-t-il me demander? » Et la sensation d'angoisse n'avait fait que grandir en moi, pour céder la place à la pitié, quand je me trouvai en face du mourant. Le regard, dont il salua mon entrée dans cette pauvre chambre d'auberge, exprimait l'intensité d'une attente exaspérée par la fièvre. Il fit de la tête — il avait les deux bras cassés — un geste que le médecin, assis au chevet de son lit, interpréta comme un ordre de nous laisser seuls, le malade et moi.

— « Je m'en vais, monsieur, » fit-il en italien, et, craignant que Delorme ne comprît pas sa phrase, il la commenta du geste en marchant vers la porte, et, comme je lui disais dans sa langue et très bas : « Il est bien mal, n'est-ce pas? — Perdu, » me répondit-il de même, en énonçant ce diagnostic, « *commozione intestinale con emorragia* », dont j'ai encore le son dans les oreilles. « Ne le fatiguez pas, » ajouta-t-il. « Ah! Vous aviez en lui quelqu'un qui vous voulait du bien! Si vous saviez comme il vous a demandé!... »

— « Ne cherchez pas à me tromper, » dit impérieusement Delorme quand nous fûmes seuls, et

comme je le réconfortais par cette phraséologie que nous avons tous employée au chevet des agonisants. On l'emploiera au nôtre. « Je suis f... » La brutalité du mot parut le soulager. Puis, fiévreusement : « Ne m'interrompez pas. Les minutes me sont comptées. Et je souffre tant pour parler. J'ai insisté pour que vous veniez. J'ai un service très grand à vous demander, très grand, » insista-t-il. « Vous me promettez de me le rendre ? Promettez-le-moi. Il le faut. C'est une question d'humanité... Vous me le promettez... ? »

— « Je vous le promets, » lui dis-je ; « mais, calmez-vous... »

— « Merci, » répondit-il. « Voici. J'allais rejoindre des amis à Toblach, dans l'hôtel même où vous devez descendre. C'est quelqu'un de Paris et sa femme. Vous les connaissez peut-être de nom. » Il épiait, dans mes prunelles, une impression qu'il n'y rencontra point. J'ai déjà dit que je ne soupçonnais rien de son existence secrète. « M. et Mme de Charlix... Charlix est mon ami le plus intime. Je ne voudrais pas qu'il apprit ma mort par le journal. » J'esquissai un geste de dénégation. « Oui, ma mort, » répéta-t-il, « car je vais mourir. Je meurs... Il faut le préparer, et, pour cela, avertir Mme de Charlix d'abord... Je vous demande d'aller tout droit à Toblach, avec l'automobile... Vous la verrez. Vous lui parlerez... Vous lui direz ce qui est arrivé et notre conversation... Vous lui remettrez... » Il fit le geste de se lever, puis retomba. De la tête, il m'indiqua la

table. On y avait posé les objets trouvés dans les poches de ses vêtements. Je mis la main sur son portefeuille. « C'est cela, » fit-il encore. « Vous lui direz... Ah ! je ne peux plus, je ne peux plus... Mais merci... »

Il s'évanouissait. La dépense de force venait d'être trop grande. J'appelai précipitamment au secours. Le docteur attendait à la porte :

— « Voilà ce que je craignais », dit-il. « C'est extraordinaire qu'il ait pu durer ces quelques heures. Ce sont les nerfs qui l'ont soutenu... »

— « Et maintenant ? »

— « Maintenant ?... » répondit-il en se penchant sur la poitrine du malade pour écouter les battements du cœur. Et il hocha la tête : « Enfin j'essaierai tout ce qui est humainement faisable... Mais les lésions internes sont évidemment très graves. »

### III

En dépit de ma promesse, je ne quittai pas Cortina d'Ampezzo tout de suite. Je ne pouvais pas abandonner ainsi mon compatriote. Je n'eus pas longtemps à attendre. Moins de deux heures après cette conversation, il était mort, comme il l'avait annoncé, sans avoir repris connaissance. Je donnai au chauffeur désespéré les quelques instructions nécessaires. J'annonçai mon retour pour le soir

même ou le lendemain au plus tard. Mon landau était arrivé. Je le laissai là. Je fis charger ma valise sur l'automobile de louage qui m'avait amené le matin, et vers midi j'étais à Toblach.

Peu d'endroits au monde offrent au voyageur un aspect plus gracieux et plus sauvage que cette douce vallée, à mille mètres, comme étalée, comme épanouie entre les pics des Alpes Dolomitiques. Au printemps, quand la flore des hautes montagnes diapre de ses vives couleurs l'herbe déjà épaisse des prairies, se promener là, quel enchantement ! Les eaux courent rapides, sonores et claires. Le soleil étincelle sur les neiges des cimes. Il veloute les feuillages sombres des sapins. On respire dans le vent l'arome mêlé de ces forêts, de ces fleurs, des glaciers prochains. Toutes ces impressions, je les ressentis, dès mon arrivée dans cette vallée, et davantage, par le contraste, la cruauté de la mission dont je me trouvais chargé. Je n'eus pas plus tôt vu M. et Mme de Charlix que je compris la vérité. Je les reconnus au premier regard, dans le restaurant de l'hôtel : lui, un homme de quarante ans environ, grand, épais, lourd, une encolure de gentillâtre de campagne, buveur intrépide, chasseur infatigable, parlant et riant haut, despotique et inintelligent, enfin le type classique du mari insupportable à sa femme ; — elle, si fine, si menue presque, avec cette fragilité dans la grâce où tout révèle l'extrême délicatesse de la sensibilité nerveuse : les pieds, les mains, le port de tête, le frémissement des paupières et des lèvres. Ils étaient

les seuls à parler français. Ce simple détail ne me permettait pas le doute sur leur identité. Une question, posée bas au domestique qui me servait, me prouva que mon intuition devinait juste, et tout de suite je tombai dans un état d'une si douloureuse indécision que je souffre encore à me le rappeler. Je m'étais bien dit, à mesure que j'approchais de Toblach : « Comment m'y prendrai-je pour aborder Mme de Charlix ? Si elle pouvait avoir été déjà avertie par hasard ?... » Je m'étais reproché ce désir comme un manquement à la parole donnée, et même, avant d'entrer à Toblach, j'avais, par scrupule, intimé au chauffeur, moyennant finance, l'ordre de garder un silence absolu sur son accident de la veille. Puis j'avais imaginé vingt moyens. Tous comportaient quelque difficulté. A regarder ainsi la jeune femme en face de son mari, une évidence s'imposait à moi : le mourant de Cortina d'Ampezzo avait voulu lui épargner, à elle, et non pas à ce vulgaire et grossier Charlix, l'horrible saisissement d'apprendre par une ligne de journal l'accident qui lui coûtait la vie. Pourquoi ? La réponse ne faisait pas doute. Mais parce qu'il était son amant ! C'était elle qu'il venait rejoindre avec cette hâte. Sa contrariété, quand je lui avais nommé l'hôtel où je comptais descendre à Toblach, s'expliquait si bien : il appréhendait que je n'en parle à Paris. Sans doute il n'était parti tout droit pour Toblach, au lieu de passer la nuit à Pieve, que pour décider sa maîtresse et le mari à changer aussitôt de résidence. Le beau lac de

Misurina et Landro sont si près... Je comprenais maintenant la supplication de sa physionomie pendant notre tragique entretien : il ne me demandait pas seulement d'avertir cette femme qu'il aimait. Il implorait mon absolue discrétion. Il confiait à mon honneur un secret qu'il s'interdisait de m'avouer tout entier. Il me confiait quelque chose de plus. Je m'en convainquis en voyant, après le déjeuner, le comte et la comtesse de Charlix sortir dans le jardin de l'hôtel et deux enfants les rejoindre : deux petites filles conduites par une gouvernante. L'aînée pouvait avoir huit ans. Elle était brune comme le père, grande comme lui, et comme lui vivante, d'une grossière vie animale. L'autre, âgée de quatre ans environ, était une créature d'une autre espèce. Elle tenait de la mère son organisme déjà trop frêle. Mais de qui ces cheveux blonds et ces yeux bleus, — les cheveux et les yeux de l'homme que j'avais quitté quelques heures auparavant agonisant sur un lit d'hôtel ? Charlix, lui, avait des prunelles noires comme ses cheveux et comme sa barbe. La comtesse était châtain clair, avec cette nuance des prunelles pour laquelle les Anglais ont ce joli mot de *hazel*, — *hazel eyes*, — des yeux couleur de noisette. Cette constatation à peine faite, un nouveau drame se dessina dans ma pensée : un mari à moitié aveugle, à moitié lucide, suspectant les relations de sa femme avec un ami de la maison, et ne se permettant pas de les incriminer ; jaloux et ne voulant pas l'être, se demandant parfois si le second enfant était bien

de son sang, et se répondant : oui, — enfin, une de ces situations morales, comme tant de ménages mondains en traversent des années, où il y a comme de la tragédie en puissance. Qu'à l'annonce de cette mort subite de son amant, un cri de désespoir trahît la comtesse, que le soupçon combattu du mari se changeât en certitude!... Oui, voilà ce que l'amant avait prévu, ce qu'il avait tenté d'empêcher à tout prix, par l'effort d'un dévouement suprême, qui me révéla soudain des trésors de tendresse chevaleresque dans ce garçon que j'imaginai, d'après son milieu, engagé dans des liaisons de si médiocre qualité. C'est plus tard et à loisir, que mes réflexions ont reconstitué le roman passionné de cet amour. Sur le moment je n'eus qu'une pensée : si je ne me trompais pas, il était urgent, — impérieusement urgent, — que je m'acquittasse de ma mission et au plus vite. Malgré sa promesse et le pourboire, mon chauffeur parlerait peut-être... M'en acquitter ? Mais comment ?

## IV

La réponse à cette question-là n'était pas aisée. Par quel moyen provoquer avec Mme de Charlix une conversation en tête à tête ? J'avais entendu pour la première fois prononcer son nom par Prosper Delorme. Donc, aucune connaissance commune